

La pêche à la perchette

Autor(en): **Bourget**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 28

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vous qu'on applaudit,
Trois p'tits tours... et tout est dit.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

* * *

M. F.-A. Forel, à Morges, a témoigné sa joie de voir le marbre de Derrière-Bourg en envoyant au *Conteur*, pour le compte de l'Association Juste Olivier, fr. 20, somme que nous avons transmise au caissier de cette société.

Toujours trop tard. — Ayant appris qu'une place était vacante dans une administration publique, un brave homme, sans travail et très qualifié pour occuper l'emploi en question, va frapper à la porte du magistrat qui avait à prononcer en l'occurrence.

— Ce poste est à repourvoir, en effet, répond ce dernier au solliciteur, mais vous devriez savoir, cher monsieur, que quand une place est vacante, elle est déjà donnée.

DJAN-DAVID ET SA FENNA

DJAN-DAVID étai on vilho soulon. N'avai djamaïs fè qué dao mau, ma on n'a djamaïs non pllie pu lou remettre à l'aodrè, passe-que l'irè fò coumeint on crique et tot lou mondou ein avoi pouèr. Sa fenna ein a ju dè totè les sortes avouè li. On dzo l'a fotia avau la fenitra et les vesins l'ont du veni la ramassa. Heuresameint que ne s'est pas fait dao mau, la pirè éta on pou étoumaïe Tot de mïmo cein allavè trop liein; lou syndicou l'a crià les gendarmes et on a fourra ao crotton mon Djan-David.

Adan lou dzuzou dè paix l'est veniai pou l'interrodzi pou l'eintiète, ein preson et l'ai ia de:

— Vos ai tsampa voutra fenna avau la fenitra?

— Oh, na, monsu lou dzuzou l'est en checo-seint les linchus dao lli, n'ai pas tu que ma fenna l'irè dèdain!
MÉRINE.

A LA STATION

Croquis ferroviaire.

CEST par un beau dimanche de juin. Les quais de notre Gare Centrale ont leur animation des grands jours, et une foule bigarrée y circule, impatiente de l'arrivée ou du départ des trains. Aux appels des chefs de manœuvres, aux clameurs des marchands de journaux et de victuailles se mêle l'exubérante gaieté des allants et des venants. Les accents les plus divers se heurtent au passage et vous donnent l'impression d'un monde en raccourci.

Bien que les toilettes claires dominent, il y a, dans les groupes, une infinie variété de tons et de nuances, juste de quoi tenter le pinceau de quelque « excessiviste » à la Boronali.

Mais ce sont les chapeaux — les chapeaux de dames, s'entend! — qui attirent surtout mon attention. Il en est pour tous les goûts et pour tous les minois, depuis les gracieux — oh! combien! — « nid de hibou », jusqu'au « jardin suspendu » ou « parlerie ambulante », comme on voudra, sans oublier le délicieux « caquelon », non plus que le « van de semeur » renversé, qui donne à celles qui le portent tant de tablature pour se diriger dans les rues.

Par exemple, voici une petite frimousse phé-noménale chapeauté. Toute galéjade mise à part, l'imposant « galurin » qui l'écrase de sa majesté n'a pas moins d'une aune et demie d'envergure. Aussi, à distance et en clignant un peu de l'œil, m'apparaît-elle comme un échantillon respectable de ce champignon que les savants ont dénommé *Polyporus giganteus!* Mais, que vois-je? Pourquoi donc la petite frimousse chiffonnée devient-elle tout-à-coup anxieuse? Ah! vous ne devinez pas. C'est sûr,

après tout, vous ne pouvez pas savoir. Eh bien! moi, je vous le donnerais en mille que cette subite inquiétude est provoquée par la peur bleue d'avoir affaire, dans le wagon, à un contrôleur grincheux qui aurait l'inopportune idée de rappeler au gentil sosie du *Polyporus giganteus*, le fameux article 117, lettres a, f et g du règlement du 30 février 1906, d'après lequel — oh! horreur! — les chapeaux de plus de 80 centimètre de diamètre doivent être assimilés... aux roues de char et de bicyclette et ne peuvent avoir accès dans les wagons de voyageurs!

Mais laissons là chapeaux et règlement, car, c'est convenu, nous autres hommes, nous ne nous entendons rien à la mode.

Voici, pour changer, une petite vieille toute voûtée, toute ratatinée qui demande le train pour La Sarraz. Bon enfant, un employé la fait asseoir à la salle d'attente et lui dit qu'elle doit attendre encore demi-heure; mais elle n'est qu'à moitié rassurée et s'inquiète à chaque instant si son train ne part pas bientôt.

Plus loin, c'est un pensionnat de jeunes filles qui se rend à la campagne. Aux « all right » des filles d'Albion répond le guttural gazouillis des « Germania » en herbe ou le chaud parler des brunes *ragazze* d'au-delà les Alpes.

Ailleurs, c'est une mère en deuil qui agit son mouchoir pour dire un dernier adieu à sa fille, déjà installée dans le wagon. Une telle tristesse se lit sur le visage de la mère, qu'incontinent, en mon esprit, s'élabore le drame intime: la mort du père, le petit budget familial que l'on doit restreindre, puis la première gêne à laquelle la jeune fille s'efforce de remédier en utilisant ses modestes talents, puis enfin, la séparation, le départ de la jeune fille pour les Allemagnes ou pour le lointain pays des steppes. Il y a, dans l'expression de la pauvre veuve, une telle intensité de douleur qu'elle évoque en moi quelque poignante *Mater dolorosa* de l'Ecole romaine.

Un signal, et le train s'ébranle, emportant indifféremment joies et tristesses. Le petit mouchoir s'agit encore désespérément, jusqu'à ce que le dernier wagon ait disparu au tournant de la voie, et la veuve désolée demeure là, les bras ballants, anéantie. J'imagine sans peine ce que sera son retour au foyer, désormais désert, lorsqu'elle se trouvera en face de son complet esseulement.

Ainsi arrive-t-il parfois que les stations de chemins de fer sont aussi des stations... dans la vie, qu'il s'agisse de déchirants adieux, de fous revoirs ou de mystérieux envois vers l'insoupçonnée destinée...

ANDRÉ ALLAZ.

Les sept trous à la tête. — Janet, toi qui passes pour un des plus savants à l'école, qu'aime-rai-tu mieux avoir, une jambe de bois ou sept trous à la tête?

— Une jambe de bois: ça ne me ferait pas si mal!

— Bedant! pour te mettre une jambe de bois, faudrait-il pas t'en couper une? Et les sept trous à la tête regarde un peu si tu ne les a pas: deux oreilles, deux yeux, deux narines, avec la bouche...

— C'est vrai! je n'y pensais pas.

— Ce qui fait voir, mon bon, que dans vos écoles modernes on ne vous enseigne pas tout.

B.

L'enfant Jésus. — M. et M^{me} Roumiéu avaient un brave et charmant enfant. Le jour de l'An, sitôt éveillés, M. Roumiéu prend le petit et le couche dans le grand lit, entre sa femme et lui.

La tante de l'enfant, qui était la sœur de son papa, vint de bonne heure souhaiter la bonne année à tous, et voyant le petit au milieu du lit, elle dit:

— Maî qué fas aqui, pichoun?

Et l'enfant content et rigolant répond:

— Je suis ici, comme l'enfant Jésus, couché entre l'ânesse et le bœuf. B.

LA PÊCHE A LA PERCHETTE

Nous extrayons ce qui suit des *Beaux Dimanches*, le savoureux et spirituel ouvrage de M. le docteur Bourget. (Payot et Cie, éditeurs).

Je recommande cette pêche à ceux qui ont besoin de prendre des bains d'air et de lumière, si en vogue dans la thérapeutique moderne. Ce ne sera pas la lumière rose, rouge ou violette, comme dans les grands établissements à la mode, mais la bonne lumière du jour, activée par les rayons d'un ardent soleil. Un grand chapeau de paille suffit pour se protéger contre cette chaleur quelquefois un peu trop intense. Gens nerveux et blasés, neurasthéniques de toutes catégories, essayez de la perchette sur le lac Léman, et vous n'aurez plus besoin de vous enfermer dans les sanatoria qui l'entourent. Le soleil y luit pour tout le monde et les bords de perchettes sont inépuisables....

En regardant un pêcheur à la perchette, vous découvrirez son caractère caché aussi bien que si vous observez un joueur de cartes. Il y en a de tranquilles, patients, appliqués, restant à la même place pendant des heures, attendant que la chance les favorise. D'autres sont agités, bavards, mauvais joueurs, invectivant ce sale poisson quand il ne veut pas se laisser prendre, ou bien poussant des rugissements quand par hazard une perchette se décroche avant d'être amenée à bord. Il change de place à chaque instant, et, s'il n'est pas très bien élevé, il scandalise par ses jurons les promeneurs restés sur la rive.

Mais il y a aussi le pêcheur joyeux de vivre en liberté, par un beau soleil, sur un beau lac qu'il appelle avec amour lac de Genève.

Ils sont arrivés en bateau à benzine ou en simple liquette bien garnie de vivres. Avant de commencer la pêche, on est allé chercher à la plus voisine auberge quelques bonnes bouteilles de La Côte. Et la fête commence.

J'ai toujours remarqué qu'un des pêcheurs s'appelle Gaspard et qu'un autres'appelle Marius. Tous les deux sont musiciens, chanteurs, et ont beaucoup d'esprit naturel. Aussi, dans cette période de pêche, je me rapproche volontiers de leur groupe, ayant l'air très occupé, mais en réalité pour entendre leurs plaisanteries et leurs lazzis toujours pleins d'à-propos et de bonne humeur. Gaspard est généralement basse-chantante, et Marius ténor, et c'est toujours par un air de grand-opéra ou d'opéra-comique qu'ils annoncent leurs prises:

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie,
chante Marius à Gaspard, quand celui-ci est trop loquace.

L'oiseau s'envole, ne revient pas.

C'est Marius qui vient de manquer une perchette.

Amis, la matinée est belle,

annonce la prise d'un boyat.

Vallons de l'Helvétie!

rugit Gaspard, qui vient du même coup de lever deux perchettes.

Pour cette cause sain-in-in-te,

veut dire qu'il a soif. Il débouche un flacon et lampe voluptueusement un verre de La Côte, puis fait claquer sa langue avec une telle force que toutes les équipes de pêcheurs, à deux ou trois kilomètres à la ronde, sont averties que Gaspard trouve le vin bon.

Ceux qui ne sont pas chanteurs se contentent d'imiter le parler vaudois: « Bouge pas, voilà que ça commence. Regarde-voï cette imminse perchette!... »

Ça ne plaît qu'à moitié à la liquette voisine,

sur laquelle trois ou quatre pêcheurs vaudois, silencieux et graves, commencent à murmurer, pas trop haut cependant, pour ne pas *embriquer une naïve*, mais suffisamment pour faire comprendre au *dieumedam* qu'on n'est pas content de son manque de courtoisie.

On a compris, et, pour raccommo-der les affaires, tous les *dieumedams* se mettent à chanter en chœur :

Chantons notre aimable patrie.

Du moment qu'on affirme à un Vaudois que son pays est beau, toutes les colères se calment et tout le monde reprend en chœur :

Canton de Vaud-ud.

Si beau.

Le jour baisse, l'escadrille des pêcheurs se disperse, chaque embarcation rejoint son port; celle de Gaspard et de Marius disparaît peu à peu dans la direction de Genève, mais on entend encore longtemps les voix qui chantent :

C'est Genève, la vieille Genève,

La noble mère de Rousseau.

Dr BOURGET.

Archéologie. — On raconte que Michel-Ange fit un jour une statue superbe. Il lui cassa un bras, puis ayant artistement donné à la statue la couleur et l'air des choses antiques, il l'enterra dans un endroit où l'on devait bientôt bâtir.

Peu de temps après, on commence en effet à creuser à cet endroit. On trouve la statue. Tout le monde s'exclame d'admiration. On appelle des spécialistes, qui, enthousiasmés, déclarent que l'on est en présence d'un des plus grands chefs d'œuvre de l'antiquité, un chef d'œuvre inimitable.

Michel-Ange survient, portant le bras qui manquait à la statue.

Il confesse la plaisanterie. Personne n'y veut croire, tout d'abord. Mais le bras s'ajuste si bien à la statue qu'il faut bien, en fin de compte, se rendre à l'évidence, reconnaître que Michel-Ange vaut, en son genre, les grands artistes de l'antiquité et que les archéologues ne sont pas infailibles; toutes choses que l'on sait fort bien aujourd'hui.

HOTELIERS, HOTESSES,

HOTELLERIES D'ANTAN

Les hôtesse ou femmes d'aubergistes ne jouissaient pas au XVI^e siècle d'une réputation très favorable, paraît-il.

Un poète bachique du temps, poète bien oublié d'ailleurs, Claude Mermet, traça en vers ce portrait *D'une bonne hôtesse*, comme il l'intitule. C'est un tableau par antiphrase, un portrait ironique, montrant moins ce qui est que ce qui ne devrait pas être. Il n'en est du reste que plus piquant et plus curieux.

Le voici donc. Nous respectons la vieille orthographe.

D'une bonne hôtesse.

Une femme de renommée
Sous ceste pierre est enterrée.
Elle a plus aimé en son temps
L'homme que les escus comptans.
Depuis l'âge de la jeunesse,
La bonne femme fut hôtesse.
Elle logeait de bons marchands
Et fermait la porte aux meschans.

Elle ne voulait, à grand tort,
Acheter aucun poisson mort,
De peur d'envoyer en la fosse
Ceux qui en mangeroyent la sausse,
Elle faisait payer seulement
Ce qu'on dépensait justement;
Elle se contentait, discrète,
En tout temps d'un profit honneste.
Elle respectait selon Dieu
Son pauvre mary en tout lieu,

L'on connaissait à sa vesture
Qu'elle estait sage créature;
Elle avait son habillement
Garni d'un simple passément;
Elle ne fardait son visage,
Pour se montrer plus jeune d'âge;
Elle ne portait tortillon
Fait en aïste d'émerillon
Ou de faucon, mauvaise beste.

L'on voyait sous son couvre-chef
Grisonner le poil de son chef;
Elle ne portait en nulle sorte
Les cheveux d'une teste morte;
Elle avait toujours sur le cœur
La crainte de quelque moqueur.
Elle ne portait dans sa boîte
De musc ambre gris ny civette,
De peur qu'on n'eût dit sans raison
Qu'elle sentait la venaison;
Elle conviait, charitable,
Maint pauvre disneur à sa table;
Elle était prompte à secourir
Les gens qui s'en allaient mourir;
Si elle fut pauvre en ce monde,
Elle est là où tout bien abonde.
Ses hoirs ne pourront par excès
Dissiper ses biens en procès;
Elle n'a laissé autre héritage
Que le nom d'une femme sage
Qui a bien cinquante ans vesçu,
Sans mettre de reste un escu.
Elle a esté si vertueuse
Qu'elle est maintenant bien heureuse.

Au XVI^e siècle déjà, comme aujourd'hui, les clients se plaignaient des aubergistes et, par contre-coup, ces derniers se plaignaient des tra-casseries des lois et règlements.

Dans une ordonnance royale de cette époque, il est dit que l'hôte sera tenu d'écrire sur la principale porte de son auberge le taux de tout ce qui se vend chez lui : le manger, le boire et le coucher.

Les aubergistes se soumirent. On put lire, en effet, le tarif exigé, écrit en gros caractères sur les montants ou bien au-dessus de l'huis principal de l'hôtellerie.

Si c'était une petite auberge où l'on ne logeait que les gens à pied, on lisait : *Dinée du voyageur à pied, six sols; couchée du voyageur à pied, huit sols.*

Si c'était une grosse auberge, au contraire, de celles qui logeaient hommes et bêtes, qui avaient vastes écuries, vastes remises, vastes cuisines, vastes salles, grandes tables, grands feux, et qu'on nommait plutôt *gîtes* qu'hôtelleries, alors le tarif montait.

On lisait, écrit à la porte : *Dinée du voyageur à cheval, douze sols; couchée du voyageur à cheval, vingt sols.*

C'était déjà une assez forte dépense pour le temps.

Lorsque dans quelques hôtelleries, qui s'annonçaient par la splendide enseigne pendue sous de beaux grillages dorés, on vous avait servi en une belle vaisselle d'argent; lorsqu'on vous avait fait coucher dans de moelleux lits de soie, le tarif montait encore en conséquence.

Et vous n'aviez pas à vous plaindre. Si vous vous en avisez, l'hôtelier criait plus fort que vous. Bien plus, si vous refusiez de payer, il n'était pas empêché pour recourir de suite aux grands moyens.

Vous étiez arrivé sur un bon cheval, maintenant à l'écurie : vite l'aubergiste, ne pouvant avoir argent du maître, se payait sur la monture. Répliquiez-vous? Fort sur le droit, il vous ripostait sans sourciller, en palpant le prix de la bête, qu'il en agissait ainsi en vertu de l'article 396 des *coutumes de Reims*.

Si le cheval ne suffisait pas, l'hôtelier vendait l'épée du voyageur, avec le boudrier, etc., et cela avec d'autant moins de peine, qu'une ancienne ordonnance lui permettait de désarmer les pratiques dès l'entrée.

Quand on reprochait aux hôteliers d'être si âpres au paiement, si inexorables pour la pratique, ils se justifiaient par des plaintes, se disant de pauvres diables, bien dignes de pitié. Ils s'indignaient surtout des impôts qui les accablaient.

Aujourd'hui également, les hôteliers et cafetiers ne se plaignent-ils pas toujours de la rigueur des lois et règlements à leur égard?

Décidément, plus on avance dans la vie et plus on se convainc qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

La livraison de *juillet* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Les Jésuites, d'après les derniers historiens, par Paul Stapfer. — Sous le masque. Roman, par J.-P. Porret. (Troisième partie). — Bjoernstjerne Bjoernson, par Maurice Muret. — Des formules de salut à la fin des lettres, depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours, par Ernest Lehr. — Camisards et partisans dans le Pays de Vaud, par B. de Cérenville. (Troisième et dernière partie.) — Peter Camenzind. Roman de Hermann Hesse. — Variétés. Une figure d'autrefois : Piron, sa vie et son œuvre, par Philippe Godet. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque Universelle*, Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

« Baragouin ». — D'où vient ce mot?

Voici l'origine qu'on lui donne.

Deux Bretons voyageaient dans une contrée où l'on ne parlait que le français. Pressés par la faim, ils avaient beau crier : *bara*, qui veut dire « pain » et *gouin* ou *quin*, qui signifie « vin » personne ne les comprenait.

De là, s'est formé le mot français *baragouin*, pour signifier un langage inintelligible.

Coup droit. — L'instigateur d'un complot échoué, contre un gouvernement autocrate, passait en jugement. Il était fort malmené par les représentants de la justice.

— Quels étaient vos complices? lui demande le président des assises.

— Vous-même, monsieur le président, si j'avais réussi, répond l'inculpé.

La haie du presbytère. — Un bon curé de campagne avait préféré, pour clore son jardin, une haie de troène fleuri à une palissade d'épines.

« La haie du pasteur, disait-il, doit éloigner les indiscrets, ne blesser personne, et offrir des fleurs à ceux même qu'elle repousse. »

Le coin des gourmets.

Croûtes aux cerises. — Couper par petites tranches un pain de mie; passer ces tranches au beurre pour obtenir un beau blond clair, les égoutter ensuite entre deux linges pour bien retirer tout le beurre. Eplucher de belles cerises bien mûres, les sauter au beurre tiède, les laisser reposer un peu et les saupoudrer de belle farine et de sucre en poudre; mouiller cette préparation avec de l'eau et cuire à feu modéré. Avant la cuisson achevée, ajouter un peu de kirsch. Placer les croûtes sur un plat d'entremets et verser par dessus les cerises et le sirop.

Kursaal. — Programme très copieux et très varié que celui de ces trois jours. Numéros choisis au Vitographe; Ridon et Selric très applaudis dans de nouvelles chansons; trois attractions: Miss Nellbigs, charmante manipulatrice-prestidigitateur; Lyne et Florian, numéro pot-pourri musical, jonglage, acrobatie, chant et danses; Bellings, un ombromaniste silhouettiste très amusant; une pièce fort drôle: « Bloomfield et Cie », jouée par: Ridon, Selric, Georgy, M^{mes} Franco et Davinette.

Dimanche, en cas de pluie, matinée à 2 h. 45, avec tout ce spectacle.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.